Document généré le 16 fév. 2025 16:40

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Lettre ouverte à Jean-Pierre Lefebvre

Léo Bonneville

Numéro 76, avril 1974

URI : https://id.erudit.org/iderudit/51402ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Bonneville, L. (1974). Lettre ouverte à Jean-Pierre Lefebvre. *Séquences*, (76), 2–4.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1974

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Lettre ouverte à Jean-Pierre Lefebvre

Mon cher Jean-Pierre,

Je sors de la projection des Dernières fiançailles *ébloui et ému. Ebloui par une telle maîtrise d'un art que tu connais si bien; ému par la sincérité inattaquable des personnages. Et je me suis dit : il faut absolument que j'écrive à Jean-Pierre.*

C'est vrai que depuis longtemps nous avons rompu tout commerce. Cependant je me suis fait un devoir (pas toujours un plaisir) de voir tes films. J'ai même écrit des choses peu agréables sur quelques-uns d'entre eux. Parce que dire ce qu'il pense ouvertement, sans détour et sans complaisance, c'est un devoir strict de tout critique libre. Et je pense être un critique libre. Ce qui ne veut pas dire indifférent, neutre et insipide. Je n'ai pas beaucoup apprécié tes premiers films. Je les trouvais prétentieux et hargneux, farcis de gags éculés, épicés de mots pas très spirituels, bref, sortant tout droit de scènes de collégiens faussement émancipés. Je trouvais que tu restais trop fixé à ton adolescence, que tu renâclais certaines rancoeurs, que tu ridiculisais trop facilement certaines habitudes de chez nous, que tu piétinais un passé . . . dépassé. Mais tu avais tes fans : ceux qui riaient de tes petites flèches mal empoisonnées et qui vantaient ton esprit frondeur. J'aurais dû me dire : c'est de son âge. Je me disais plutôt : dommage de gaspiller un tel talent. Et tu continuais dans cette voie en essayant parfois de dominer tes penchants gavroches. Et ce fut La Chambre Blanche : *un poème un peu trop symbolique à mon goût et scrupuleusement étudié. Mais passons.*

Et voici Les Dernières Fiançailles *qui consacre un talent certain : un grand cinéaste est parmi nous. Car* Les Dernières Fiançailles *est sans aucun doute le meilleur film jamais réalisé au Québec. Pourquoi ? Parce que jamais, chez nous, un sujet aussi simple n'a épousé une forme aussi parfaite. Regardez vivre ces deux vieillards : tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils disent est marqué d'une authenticité indéniable. Aucun geste maladroit, aucune intonation fausse, aucune scène inutile. Et pourtant ce film est fait de rien. C'est cela le prodige. Deux êtres, au bout de leur vie, vont mourir. C'est tout. Mais quelle finesse dans l'observation, quelle sûreté dans la direction des acteurs, quelle discrétion dans le maniement de la caméra, quelle justesse dans la répartition de la lumière et surtout quelle humilité de la part du metteur en scène ! Il s'est manifestement effacé (ce qui n'était pas toujours vrai, hélas ! dans plusieurs des films*

antérieurs où l'auteur perçait sous certains personnages) pour laisser vivre ces deux vieux au sommet de leur route. La caméra, épousant le rythme même des personnages, les accompagne avec une grâce infinie. [1] *Dans la bouche de ces deux personnages, des mots de tous les jours exprimés avec un naturel sympathique. Et la couleur ajoute une note de fraîcheur à ces moments qui pourraient être d'une tristesse accablante mais qui deviennent d'une beauté exaltante. Finalement, deux petits anges se présentent pour conduire ce couple au paradis. Quelle image douce et sereine de la mort ! "Notre soeur la mort", disait frère François. Et nous voilà en face d'un film franciscain où le poète Jean-Pierre Lefebvre rejoint tout bonnement le poverello d'Assise. En sortant de cette projection, le spectateur ne se sent pas malheureux. Et pourtant il vient d'assister aux derniers jours d'une longue existence à deux personnages. C'est que l'auteur, avec un bonheur exemplaire, a su harmoniser la réalité contingente avec la vérité éternelle. Tel est le miracle des* Dernières Fiançailles.

Ces jours derniers, j'étais plongé dans les entretiens passionnants d'Elia Kazan avec le critique Michel Ciment. Et j'ai pensé spontanément à toi en lisant cette déclaration d'Elia Kazan : " . . . j'ai plus confiance en moi-même et dans mon matériau. Et même si c'est ennuyeux, même si c'est un peu lent, c'est cela mon sujet. Je ne veux pas vous montrer une performance d'acteurs clinquante, je veux que vous pensiez à ce qui se passe vraiment. Quelquefois ce n'est pas mal de le faire ainsi – un peu ennuyeux, un peu plus lent, ce n'est pas mal. Je ne le fais que depuis dix ans. Quelqu'un est assis sous le porche, et dans la cour, il y a une vache, et c'est tout. Ou encore la mère de Kirk Douglas est assise les mains jointes dans la salle d'attente d'un hôpital, et c'est tout, et l'on sent – je photographie la scène à travers une vitre – on sent la solitude, on la sent, n'est-ce pas ? Elle ne dit pas : "Oh ! mon Dieu ! que je suis seule !" Non, rien. C'est au public à penser. J'essaie toujours de laisser le public éprouver les émotions, sans les lui dicter, de les lui laisser découvrir en lui faisant confiance. Il m'a fallu de longues années pour y parvenir". [2] *Il me semble que tu aurais pu écrire ce texte à quelques mots près. Car en voyant* Les Dernières Fiançailles, *on "sent" deux êtres vivre. On "sent" aussi qu'ils ne sont que tous les deux, qu'ils ne peuvent se quitter, qu'ils s'attendent pour partir ensemble . . . Et quelle retenue dans les paroles, quelle économie dans les gestes. Comme dit si bien Elia Kazan : "c'est au public à penser". Alors, adieu les mots d'auteurs, les réflexions personnelles. Il n'y a plus que deux vieillards finissant leur vie conjugale dans la quiétude. Le metteur en scène a disparu. Quel respect du public ! Tu le laisses voir, penser, réfléchir, puis apprécier, savourer, contempler et peut-être (comme moi) admirer. Bref, tu lui fais confiance. Eh bien ! il a fallu de longues années à Elia Kazan pour parvenir à cette sagesse cinématographique. Et toi, Jean-Pierre, en peu de temps, tu as atteint cette plénitude artistique. C'est formidable !*

Je sais, je sais. Certains critiques, certains habitués des films sociaux, politiques, patriotiques, contestataires, nationaux et que sais-je encore ? te reprochent, ici, ton manque de combativité, ton agressivité rentrée, ta candeur poétique . . . C'est qu'ils ne comprennent rien à la vraie poésie. Elle atteint d'abord le coeur. Elle fait vibrer l'âme. Et le reste vient par surcroît. Elle pénètre en chaque spectateur comme un baume adoucissant. Et quel bienfait elle procure ! Elle charme vraiment. Or, n'ont-ils plus de coeur ces gens obsédés de luttes et d'affrontements ? Ne peuvent-ils pas entendre la mélodie de deux âmes en allées vers d'autres rivages ? Non, Jean-Pierre, tu viens de donner aux Canadiens – aux Québécois, si tu préfères – le plus beau film de leur courte histoire du cinéma.

Si j'avais quelque crédit auprès du jury qui doit choisir les films pour représenter le Canada à Cannes, je n'hésiterais pas à lui conseiller de retenir "d'abord" Les Dernières Fiançailles. *C'est le film qui tirera les festivaliers des éternels triangles, des courses à la* Bullitt, *des putains logomachiques et de toute grande bouffe écoeurante. Hélas ! trop de critiques blasés ne se réveillent que sous les feux d'images percutantes ou de scènes équivoques. Ils ne peuvent plus accueillir un film feutré comme* Les Dernières Fiançailles. *Mais tout de même, il en reste encore assez pour découvrir la tendresse chaleureuse d'un tel film et pour en clamer les mérites.* Les Dernières Fiançailles *doit arborer la bannière canadienne à Cannes. Il est temps que Jean-Pierre Lefebvre représente honorablement le Canada dans la plus grande compétition internationale.*

Mon cher Jean-Pierre, si je me suis plu dans cette (trop) longue lettre à te dire tout le bien que je pense des Dernières Fiançailles, *c'est que j'en suis convaincu. Il ne s'agit pas, tu t'en doutes bien, de ce que de méchantes langues pourraient appeler une tentative de récupération. Ce n'est nullement dans mon style. Mais, honnêtement, je me devais de te donner ouvertement mon opinion sur ce film merveilleux. D'ailleurs, je crois toujours avec Beaumarchais que "sans la liberté de blâmer, il n'y a pas d'éloge flatteur". Cela te permettra de jauger à sa juste valeur mon témoignage.*

Je te prie d'agréer, mon cher Jean-Pierre, l'expression de ma considération loyale et mes voeux les plus ardents, pour des oeuvres prochaines de la même lignée que Les Dernières Fiançailles.

Janvier 1974

P.S. : Cette lettre était écrite quand j'ai lu ton entretien avec Janick Beaulieu qui paraît dans les pages suivantes. — *L.B.*

(1) Me vient à l'esprit ce beau mot de Marcel Carné : "Aux mouvements de la caméra, je préfère les mouvements du coeur".
(2) Michel Ciment, **Kazan par Kazan**, Paris, Stock, 1973, p. 73.